

Dons faits à la Société :

1° Par M. A. Landrin :

Lettres de la Quintynie, sur la culture des Melons, traduites de l'anglais.

2° De la part de M. Godron :

Mémoire sur la pélorie des Delphinium.

Observations sur les bourgeons et sur l'inflorescence des Papilionacées.

3° De la part de MM. Vilmorin-Andrieux :

Extrait des catalogues et supplément aux catalogues de cette maison, 1866.

4° De la part de la Société d'horticulture et de botanique de l'Hérault :

Annales de cette Société, t. V, 1865, nn. 3 et 4, et table du t. IV.

5° En échange du Bulletin de la Société :

Wochenschrift fuer Gärtnererei und Pflanzenkunde, 1866, quatre numéros.

Erster Bericht der oberhessischen Gesellschaft fuer Natur- und Heilkunde, 1865.

The Gardeners chronicle, 1866, deux numéros.

Pharmaceutical journal and transactions, mars 1866.

Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, janvier 1866.

L'Institut, février et mars 1866, deux numéros.

M. le Secrétaire général rappelle à la Société la perte bien regrettable qu'elle a faite dans la personne de M. le pasteur Magnan, et donne lecture de la note nécrologique suivante :

LE PASTEUR JACQUES-PIERRE MAGNAN.

Né à Orange (Vaucluse) le 12 janvier 1792, M. Magnan se destina de bonne heure au ministère évangélique. Après avoir passé quelques années à Genève, à une époque où cette ville était encore le rendez-vous des grandes illustrations de l'Europe (1812-1816), et d'où il rapporta de précieux souvenirs dont le récit a longtemps charmé ses amis, il vint terminer à Montauban ses études théologiques.

A peine sorti des bancs de notre Faculté, il dut à ses qualités personnelles

et à des dons brillants pour la chaire, d'être appelé, par le vœu enthousiaste de la population, à desservir l'Église de Montauban, et de s'allier bientôt après à l'une des familles les plus honorables de cette ville. Le souvenir et les succès de sa prédication sont encore vivants dans bien des mémoires. Il fut l'un des premiers de son temps dans l'art de bien dire. Malheureusement, une santé délicate ne lui permit pas de cultiver et de développer son talent de prédicateur ni de supporter les fatigues d'un ministère qui embrassait la ville et une banlieue considérable. Il dut partager de bonne heure, avec des suffragants, des travaux qu'il ne pouvait porter seul, et il résigna volontairement, en 1856, une charge qu'il avait brillamment et fidèlement remplie pendant sa jeunesse et une partie de son âge mûr, et qu'il a toujours honorée par son caractère.

Les travaux intellectuels étaient sa jouissance de prédilection. Il avait des pitiés éloquentes pour ceux qui ne les connaissent pas ou qui les dédaignent. L'histoire, la littérature, l'éloquence de la chaire, l'anecdote, ornaient tour à tour sa mémoire, l'une des plus heureuses que nous ayons connues. Mais les diverses branches de l'histoire naturelle, pour laquelle il montra dès sa jeunesse une aptitude remarquable et un irrésistible penchant, occupèrent plus particulièrement ses loisirs. Tous les hommes compétents qui ont eu avec lui quelques relations, botanistes, entomologistes, géologues, etc., ont pu apprécier l'étendue et la variété de ses connaissances, et cet esprit si distingué, si sain, si orné, qui lui assignaient un rang honorable parmi les notabilités littéraires et scientifiques de nos contrées, et qui lui avaient ouvert les portes de l'Académie de Montauban.

Membre de la Société botanique de France, il en suivait assidûment les travaux et, bien que septuagénaire, il prenait part, avec une ardeur juvénile, à ses voyages d'herborisation. Il laisse des collections de plantes rares, préparées avec soin, et dignes d'un grand intérêt.

Modeste comme tous les vrais savants, M. Magnan n'étalait pas ses trésors, mais il se faisait un généreux plaisir de les répandre dans ses entretiens, et sa parole était une bibliothèque vivante, toujours ouverte à ses amis. Dans cette branche de l'histoire naturelle, qu'il cultivait de préférence depuis plusieurs années, et qui touche par tant de points aux questions religieuses, la géologie, il savait distinguer, avec un discernement exquis et une critique intelligente des faits, le vrai du faux, la réalité de l'hypothèse, et jamais les vérités essentielles du christianisme n'ont reçu de la science moderne la moindre atteinte dans son esprit. Sa conception élevée et toute spiritualiste de l'Évangile et la fermeté de ses principes moraux étaient au-dessus et parfaitement indépendantes des théories qui sont nées aujourd'hui de l'étude passionnée de la matière.

Il est regrettable que M. Magnan n'ait rien écrit. La tension d'esprit qu'exigent la conception et l'exécution d'un ouvrage quelconque était au-dessus de ses forces, ou plutôt incompatible avec un tempérament qui ne lui per-

mettait pas des travaux suivis et absorbants. Le même motif l'a empêché de donner un cours public de botanique, que lui ont souvent demandé ses collègues de la Société des sciences de Montauban.

Mais si M. Magnan ne nous a légué aucun monument écrit de son savoir, il laisse dans notre ville un vide que sentiront vivement tous les esprits cultivés; et, dans le cercle de sa famille et de ses amis, d'ineffaçables et bien précieux souvenirs. Il avait parcouru sa carrière d'homme; il avait atteint la vieillesse; et, resté jusqu'à la fin jeune de cœur et d'esprit, chrétien et savant, il est mort presque subitement le 1^{er} février dernier, emportant l'estime, les regrets et l'affection de tous ceux qui ont pu apprécier son caractère et son savoir. Puisse-t-il, dans le séjour de la paix qu'il habite, recueillir cet hommage public d'un ami reconnaissant, l'un de ceux qui l'ont le mieux connu et le plus aimé!

J. CRUVELLIÉ,

Pasteur de l'Église réformée de Montauban.

M. Roze, vice-secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

NOTE SUR UN CAS PARTICULIER DE TÉRATOLOGIE VÉGÉTALE,

par **M. Éd. ANDRÉ.**

(Passy, 25 février 1866.)

Il y a trois ans, les serres de la ville de Paris, à la Muette, reçurent de M. Linden, le savant directeur du jardin zoologique de Bruxelles, une nouvelle Aroïdée à grand feuillage. Elle arrivait en droite ligne des bords du Rio-Negro, où l'avait découverte le collecteur M. Wallis.

M. Linden l'avait nommée *Caladium auritum*. Le nom se fondait sur un appendice en forme d'*oreille*, invariablement inséré sur la partie inférieure de la nervure médiane des feuilles, depuis la moitié du limbe jusqu'à son sommet. L'échantillon envoyé présentait, en effet, cette curieuse monstruosité. Nous pensions qu'elle avait pu être accidentelle, et qu'avant de consacrer le nom, il serait utile d'observer si les autres feuilles se développeraient de même, et si la descendance par division suivrait aussi cette loi.

Il y avait là, si l'anomalie persistait, plus qu'un simple accident de tératologie végétale, plus qu'une simple *phyllomanie* accidentelle, et le fait valait la peine d'être soumis à l'étude.

Or, l'anomalie persista. A l'heure qu'il est, nous possédons une douzaine de jeunes pieds qui présentent le même phénomène que la mère, même sur les plus petites feuilles. Sous le limbe, à partir du milieu environ, la côte médiane s'entr'ouvre et donne passage à un, puis deux organes foliacés, contigus d'abord, et s'étalant enfin comme les deux côtés d'un limbe de feuille. Ils sont